

## **Avertissement**

*Le lecteur est prié de ne pas oublier que le présent récit est un témoignage personnel. D'autres ont eu le privilège de vivre cette aventure, qui l'auront probablement ressentie différemment. J'ai accepté de livrer autant mon cheminement intérieur déclenché par l'éloquence du silence, que le parcours géographique séduisant de beauté.*

## **UNE PLUME DANS LE DÉSERT**

*Voilà déjà deux jours, il me semble, que nous avons entamé notre randonnée dans le désert du Sahara, plus exactement dans la vallée de Drâa. Je conduis Sidi, le dromadaire blanc de Gitta. Elle se penche pour ramasser quelque chose et me la tend : "Tiens, c'est la plume de l'écrivaine. Tu écriras le récit pour mon site Internet".*

*La petite plume d'oiseau est toujours là. Elle a fait le voyage avec moi et c'est extraordinaire qu'elle soit arrivée n'est-ce-pas ? Je l'ai perdue et retrouvée maintes fois dans mon sac à dos; maintenant, elle me rappelle que je dois me mettre au travail.*

### **Le Maroc**

Ce 2 octobre 2008, nous atterrissons à Casablanca. Une ligne intérieure doit nous amener à Ouarzazate. Gitta consulte le tableau horaire des destinations, et, étonnamment, la nôtre n'est pas inscrite. Elle s'adresse aux agents de sécurité qui affichent une décontraction et une bonhomie inattendues. Gitta leur demande si l'avion pour Ouarzazate est toujours prévu.

- Oui.
- Pourquoi il n'est pas inscrit sur le tableau ?
- Oh ! mais parce que le tableau est malade ! répond l'un d'eux, soulevant l'hilarité générale.

C'est ma première journée au Maroc, dans un hôtel à Ouarzazate où nous sommes arrivées durant la nuit. Je sais qu'il faut apprécier la douche, car c'est la dernière avant... longtemps. À vrai dire, je ne suis guère préoccupée par ce changement de mode de vie et de coutumes, tant je me réjouis découvrir ce pays et de vivre cette aventure. Je fais plus ample connaissance de Corinne l'infirmière, et de Christine la technicienne en radiologie, mes compagnes de voyage. Gitta et moi, secrétaires et thérapeutes, complétons ce quatuor féminin. Nous nous rendons au restaurant pour le petit-déjeuner où s'étale un buffet alléchant. De superbes galettes – genre de crêpes - me tentent. J'ignore si les petits pots contiennent du miel ou de l'huile, si c'est sucré ou salé; alors, je pose des questions à Gitta qui me répond que je dois me débrouiller et faire comme je l'entends. Je prends donc une galette et y étale du miel. Sur une autre table se trouvent des œufs ainsi que plusieurs sortes de céréales. J'ajoute à ma tartine une céréale que je ne vois pas bien, la pièce étant un peu sombre. Rejoignant mes camarades sur la terrasse, je déguste avec gourmandise cette galette et constate que la céréale, dure à croquer, ressemble à du riz. Survient un serveur qui observe notre table d'un air mi-amusé mi-moqueur en me disant : *"Madame, le riz, c'est pour tenir les œufs au chaud !"* L'ambiance est gaie ce matin. Je ne m'offusque pas de mes amusantes ignorances car je veux découvrir, apprendre, comprendre.

Je vois arriver un homme tout de blanc vêtu, un *prince du désert* comme le définit une de mes compagnes. C'est Moustafa, "l'émissaire" jovial et dévoué de Gitta. C'est lui qui est chargé de nous emmener en 4X4 à Zagora, puis à Tinfou, dans la maison *Dar Nour* de Gitta.

Nous entamons notre route le long de la **vallée du Drâa**. D'emblée, je me sens "chez moi" et suis saisie par la beauté des paysages. Si l'aridité témoigne d'une chaleur intense, elle n'en laisse pas moins la nature dégager des couleurs aux reflets éclatants. Le jaune, le rose, l'ocre, le brun l'orange tapissent les roches et le sol. Je me mets à penser que le Grand Peintre a fait des merveilles. Cela me transperce la peau. Nous faisons une halte, en haut d'une "colline" pour y admirer le site; je ne peux m'empêcher de m'installer seule sur le mur de pierres afin d'imprimer dans mes yeux ces immensités chatoyantes. Une camarade me questionne : *Tu t'isoles déjà ?* Non ! J'ai besoin d'intégrer tout ce que je ressens et pour cela je prends toujours des moments de solitude.



Au fur et à mesure que la vallée défile, les montagnes rocheuses se profilent sous des formes disparates dont certaines ressemblent au décor naturel des westerns. Il n'est donc pas étonnant que de nombreux films soient tournés non loin de Ouarzazate. Aussi, quand



Mustafa propose d'écouter la radio, je m'empresse de dire "*Non merci*" car, déjà, le silence de ce spectacle naturel si beau me parle. Gitta a eu bien raison de vouloir faire cette route durant la journée. Même si nous apercevons un tronçon parsemé de sacs en plastique – avant de le déplorer – Mustafa explique que ce sont les effets des vents. Nous croisons peu de monde et, lorsque cela arrive, c'est quelqu'un de connu par notre chauffeur, lui-même personnage incontournable du village de

Zagora où nous arrivons après plus de trois heures de route.

Mustafa nous conduit à la banque pour changer nos devises en dirhams. Cent dirhams équivalent à environ quinze francs suisses. Puis, nous allons acheter nos vêtements : le *chèche*, sorte de turban nomade, le *sarouel* pantalon aéré extra large, et la *gandoura*, robe très large également. Je comprendrai rapidement la nécessité de porter ce type de vêtements de coton aux mensurations adaptées pour la protection de la chaleur et du vent. Grâce à Mustafa, nous bénéficions de prix corrects et je saisis l'influence du personnage et ses dons de négociateur.

Il nous emmène au *Dromadaire Gourmand*, restaurant qu'il a ouvert depuis quelques mois. Ce bâtiment aux façades rose carmin est un vrai bijou. Les décors intérieurs sont dignes des contes des mille et une nuits. J'ai les yeux partout, il y a tant de couleurs chaudes et vives. Je savoure une cuisine raffinée et délicieuse apprêtée par son épouse, Rachida. Je déguste pour la première fois le *tajin*, plat traditionnel marocain, en m'exerçant à manger à la marocaine, soit avec du pain... et mes mains. Je me sens toutefois plus à l'aise avec les services



déposés à l'intention des hôtes point habitués à leurs usages. Nous buvons un café, tout en recevant la visite d'Idir, le guide chamelier qui nous conduira dans le Sahara.

En fin de journée, nous prenons nos quartiers dans la **maison de Gitta**, située derrière les dunes de Tinfou. Grande, carrée, on repère plus facilement la bâtisse - qui fut une boutique de tapis - grâce aux pierres peintes en blanc disposées aux encoignures, le long du chemin d'accès et au portail. Je découvre l'architecture particulière d'une maison locale. Au rez, directement sur le sol en terre, plusieurs chambres, sans fenêtre. Une **grande au centre**, éclairée grâce à une importante ouverture pratiquée dans le toit plat, lui-même constituant l'étage, ou plus exactement la terrasse. Les sanitaires se composent d'un coin "douche", à prendre au moyen de la réserve d'eau et d'un petit seau. À côté se trouvent les toilettes turques.



La chambre particulière de Gitta fait face, sur un coin de repos ombragé, mais les bambous, à rattacher. Le vent... encore la faute du vent ! meubles dans les maisons berbères, tapis sur le sol et des coussins aux murs. Nous lits, avec les matelas mousse et les disposition. En guise de duvet, notre sac de

la **terrasse**, à un indisciplinés sont Il n'y a pas de seulement des préparons nos couvertures à couchage.



Soudain, j'entends les dromadaires blatérer. La caravane est arrivée. Mes compagnes et moi courons vers eux. Qu'ils sont beaux et attendrissants ! Trois d'entre eux sont blancs et les trois autres bruns. Le plus jeune crie plaintivement et rageusement. Je ne peux m'attarder, alors je leur dis intérieurement l'affection que j'éprouve d'emblée pour eux et ma reconnaissance pour leurs services, car demain nous les chevaucherons pour la méharée.

Nous sommes attendues pour le repas du soir chez Chaibi, le jardinier, Fatima son épouse, et leurs enfants, tous Berbères. Quinze minutes à pied séparent les deux maisons. Je n'oublierai pas l'accueil chaleureux et généreux de ces indigènes. Leur joie de vivre est à la mesure de leur simplicité, de leur sens du partage. Après avoir ôté nos chaussures, nous pouvons nous asseoir sur le grand tapis. Fatima sert le thé suivant le rituel marocain. Elle laisse macérer les feuilles et déguste le breuvage à plusieurs reprises, en levant et rabaissant la théière pour obtenir une belle mousse. Elle le goûte, le sucre généreusement, et, comme il ne lui donne pas satisfaction, répète l'opération. De fins biscuits et des dattes l'accompagnent. Ils précèdent un appétissant couscous dans lequel je plante ma cuiller trop haut dans la pyramide. Je reçois d'emblée un coup de coude : *"On ne commence pas par le haut, c'est sacré."* Je ne pouvais pas deviner !

J'observe la dextérité avec laquelle Fatima, au moyen de sa main, forme des "boules" de couscous qu'elle avale fièrement sans perdre un grain ! C'est très bon, et je ne manque pas de la remercier d'un regard et d'un sourire reconnaissants. Quel privilège de pouvoir baigner dès le départ dans la culture locale.

Page 3 sur 17

J'apprends que la famille est nombreuse et qu'on se marie très jeune. Les filles rejoignent la famille de l'époux et inversement. Il y va de la survie des parents, c'est quasiment leur AVS. Dans ces régions plus reculées, peu de personnes ont la possibilité de gagner convenablement leur vie. Certains jeunes vont jusqu'à Marrakech ou ailleurs pour travailler. Encore faut-il que l'employeur veuille leur verser un salaire. Il faut du courage, de la débrouille, mais surtout du courage. Dès lors, qui peut se targuer de porter un jugement quelconque sur les cultures soi-disant "ancestrales" ?

Je me lève car je n'ai pas l'habitude d'être assise par terre, même si j'ai un confortable coussin à disposition. Je sors et suis saisie par un spectacle grandiose. La voie lactée laisse traîner ses dorures parmi des étoiles qui, tantôt filent, tantôt étincellent intensément. Je n'ai jamais vu le ciel si près et si lumineux. Je reste un long moment avec mes pensées, mes prières, et ma reconnaissance à la vie pour m'avoir conduite dans cet endroit.

Nous prenons congé tard, les repas ne commençant pas avant vingt-et-une heures dans la famille Chaibi. Je ne sais pas encore que cette première nuit dans la maison de Gitta, au toit ouvert sur le ciel, est le prélude à d'autres encore plus belles. Je m'endors dans une réelle plénitude intérieure. Je me sens tellement bien...

## La méharée

Ce samedi 4 octobre 2008 est exceptionnel. Réveillée par le chant d'un oiseau posté au bord de l'ouverture du toit, j'aperçois sa tête joughue coiffée d'un bonnet blanc. Je revêts mes habits de nomade et j'accompagne Gitta et mes camarades pour le petit-déjeuner dans la famille de Chaibi. Une soupe épaisse composée de fèves et d'orge ne laisse aucun doute sur les effets; je suis ô combien rassasiée, d'autant que de délicieuses galettes et du thé la complètent. L'heure est à l'au revoir. Les embrassades sont un moment d'effusion intense chez les berbères; femmes et enfants ne comptent pas les bisous. Je laisse faire et rend affectueusement sans compter non plus, chacun a son nombre !... Quant à l'homme, il tend la main et s'incline.

L'aventure commence. **Idir, Lho, et Mustafa.** saluée. Les méharées leur gagne-pain. Les se nomment Sidi Melal, Basedok, et Lbeyer, Chouchou le plaintif nous rend attentives : *T de la selle, sinon*



Le groupe rejoint les chameliers Gitta est chaleureusement qu'elle organise font partie de dromadaires sont présentés; ils Scheiel, Sirico, Benabo, surnommé par la suite ou le rageur, c'est selon. Gitta *"Vous vous tenez fortement au vous tombez de deux mètres".*

Avec l'aide d'un chamelier, j'enjambe la selle et dès le lever de Basedok, je tanguer, n'étant pas très à l'aise. La caravane entreprend sa marche dans la vallée de Drâa; il me faudra peu de temps pour ressentir une douleur au coccyx. J'essaie d'améliorer mon assise, ne voulant pas me plaindre si rapidement. Ayant vu ma mauvaise position, Gitta stoppe la caravane. Je tente de trouver une meilleure posture, dans la foulée déchire mon sarouel, et poursuis la route une bonne heure à la fin de laquelle je demande grâce. J'ai les fesses endolories. Dès maintenant, je décide de marcher.

Domage, le chamelier ne peut pas me donner Basedok à conduire; il est trop jeune et doit rester attaché à la caravane. Gitta me propose de conduire **Sidi**, ce qui me fait vraiment plaisir. Entre lui et moi, c'est un voyage d'initiation, car j'ai tout à apprendre de la conduite d'un dromadaire. Tenir doucement la corde, rester à côté ou devant, et... quand on doit le faire s'agenouiller, utiliser cette technique: maintenir la corde fermement près de sa gueule et s'accroupir aussi en tirant de petits coups secs. Je suis trop douce, et il paraît que je lui caresse même le dessus du crâne; forcément, de cette manière il ne bouge pas d'un iota. Cela me vaut quelques conseils réajustés !



Après deux heures de route, c'est la pause, à l'ombre d'un épais buisson; j'en profite pour boire à ma gourde. Les chameliers distribuent des oranges, **agrumes appréciés aussi des dromadaires**. Je partage les écorces entre Sidi et Basedok. C'est aussi le moment opportun pour soulager les besoins naturels.

Cela se fait simplement, derrière un palmier ou un buisson de tamaris, non sans avoir emporté le "matériel" indispensable. Je m'aperçois alors que mes fesses ont enflé et que je saigne. Je me donne les premiers secours. Pas question de remonter en selle pour le moment.

**Lbeyer** est en colère. Chaque fois que le chamelier le selle et le charge, sa grogne monte, presque douloureusement. Gitta comprend que ce jeune dromadaire a dû souffrir. Soit il a été séparé trop vite de sa mère, soit il a subi quelque maltraitance. En bonne thérapeute, elle lui parle doucement, tente de s'en approcher, de le toucher, de le mater en l'appelant "**Chouchou**". J'ai entendu ses cris graduellement



s'atténuer; petit à petit le calme s'est emparé de l'"*enfant délaissé*" qui se sentait à nouveau aimé. Je garde cette scène dans ma mémoire; elle me confirme indiscutablement que l'homme qui respecte et aime un animal – et qui le manifeste concrètement - suscite une véritable complicité et devient son ami.

Dans cette immense vallée de Drâa, nous empruntons un moment le tronçon d'une route en construction. J'ai l'étrange sensation que ce sol de terre sèche a conservé mes propres traces. Je marche assez rapidement et rattrape les chameliers. D'ailleurs, il ne faut pas traîner. Je me suis laissé distancer une fois; une injonction fort à propos m'a fait réagir et devancer tout le monde. L'ennui, c'est que j'ai suivi la route "principale" et qu'il fallait en prendre une autre ! Alors, je confie ma contrariété à Sidi – compatissant - et nous faisons demi-tour. Je me retrouve la dernière... pas pour longtemps !

Le sol se compose maintenant de cailloux et petits arbustes donnant l'aspect d'une mosaïque joliment colorée. Je ne suis pas la seule à ramasser des pierres. Gitta m'offre de petits coquillages, témoins d'un passé aquatique. Souvent, je me retourne pour admirer le paysage rocheux dans son ensemble, qui dessine en ce moment une montagne appelée **Tajin**. J'y vois là l'origine du plat national cuit dans un récipient de même forme.



Gitta conduit Chouchou et poursuit sa thérapie. Sidi est mon fidèle et brave compagnon; il est aussi gourmand. Quand il s'arrête pour mâchouiller sa pitance, je dois apprendre à le laisser faire, mais pas aussi souvent et aussi longtemps qu'il le veut. Notre tandem s'entend à merveille, Sidi étant expérimenté. Idir m'apprend à le tenir de côté et près de la tête lorsqu'il y a une descente plus importante, sinon, il peut "s'emballer". Alors, quand l'exercice se déroule bien, cela m'encourage d'entendre : "*Bravo Josiane*".

Vers les treize heures, les caravane à l'ombre d'une dromadaires.

Ses "**coin à manger**". Les matelas disposés en carré sur lesquels couvertures. Au centre, une fait office de table. Nous asseoir – ou à nous coucher attente durant laquelle recoudre mon sarouel.



chameliers arrêtent la palmeraie. Lho s'occupe des compagnons installent notre utilisés pour les selles sont déposées des nappe colorée en plastique n'avons plus qu'à nous – et attendre le repas, Christine a la gentillesse de

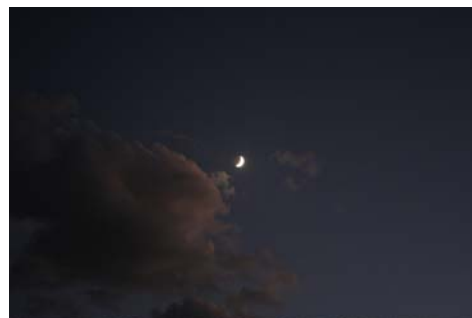
Pendant que Mustafa le cuisinier fait cuire le repas, Idir nous sert le whisky marocain – entendez le thé - et les dattes. De tous ceux que j'ai goûtés, le thé des nomades est le meilleur. Composé d'un mélange de feuilles et d'herbes cueillies par des femmes nomades de la famille d'Idir, il est subtilement aromatisé et savamment dosé et sucré. Idir veut faire plaisir aux "gazelles" suisses, ainsi sommes-nous surnommées. Un plat bien dressé, décoré grâce aux couleurs vives des épices, comme le paprika sur l'œuf dur, nous est servi. Il est succulent. À propos **d'œufs**, j'ai admiré la façon dont ces derniers - **non cuits** – sont transportés. De la semaine, un seul a été cassé ! Tout est simple chez les nomades, et simplement réalisé. En principe, ils servent *les gazelles* à part et mangent entre hommes. Gitta les invite à partager au moins un repas journalier en commun.



Je ressens dans leur façon de faire une gentillesse et une générosité sincères; je leur en suis profondément reconnaissante et le manifeste par un sourire, ou en les aidant à débarrasser le couvert.

Je m'apprête à passer ma première nuit à la belle étoile, dans les gorges du Drâa. Autour de moi, des pans rocheux ciselés ou arrondis me rappellent le grand canyon. Tout a une couleur chaude et resplendit de beauté sauvage. Les chameliers préparent notre "chambre à coucher". Les selles des dromadaires sont disposées comme un canapé. Les matelas tapissent le centre, et les couvertures le bordent. Je vois Lho ligoter les deux pattes avant des dromadaires afin qu'ils ne s'éloignent pas. En se dodelinant légèrement, ils savourent maintenant la liberté de ruminer l'acacia à leur aise. Pourtant, ils aiment à revenir vers les humains, surtout au moment des repas. Pour changer, Chouchou râtre.

Après m'être installée dans le "lit" à quatre places, je ferme mon sac de couchage. Je reste longtemps sur le dos, admirative de la voie lactée dont l'éclat est légèrement amoindri par l'intrusion d'une **lune discrète**. Je respire ce ciel majestueux, je le remercie, et je le prie pour moi, mes compagnons de voyages et tous ceux que j'ai laissés dans mon pays.



Durant la nuit, je me réveille et devine un dromadaire en train de se balader, pas loin de moi. Intérieurement, je parle à cette superbe et noble créature. Que ferait-on au désert sans elle ?

Je ne pouvais pas imaginer ce que je ressentirais dans le désert; maintenant, je le vis avec mon souffle, avec ma peau, avec mon cœur, j'en ai presque le vertige. Mon énergie est décuplée. Je découvre un superbe monde extérieur qui m'interpelle dans mon monde intérieur. Je n'avais aucune attente. Seul le désir d'aller à la rencontre du désert me tenaillait depuis plusieurs années. Je me laisse surprendre, je suis profondément à l'écoute, et j'observe. Malgré un sommeil léger, je m'éveille dans une forme éblouissante, juste dérangée par le besoin de me gratter la tête.



Les nomades préparent le **petit-déjeuner** avec discrétion, prenant soin de parler doucement. Seul le gaz fait entendre le son de son énergie pour chauffer l'eau du thé. Je suis la première à se réveiller. Idir me fait un signe amical de la main. Les trois chameliers prennent leur repas en silence; ils attendront toujours que nous soyons prêtes pour servir le nôtre, constitué d'un savoureux pain local, de confiture, de petits fromages, de thé et de café épicé.

Première toilette dans le désert. D'abord rassembler l'indispensable, c'est-à-dire le seau d'eau et le nécessaire hygiénique. Une solidarité attentive s'est manifestée d'emblée entre *les gazelles*. Oublié sa brosse à cheveux ou son dentifrice ? Pas de souci; on fait la tournée du quatuor et le troc du moment pallie les manques. Chacune se retire derrière sa dunette ou son buisson ! Lorsque l'on se croise, nous échangeons un sourire satisfait et complice. Le contraste entre les deux climats et leurs modes de vie est radical; je vis ce changement d'une façon simple et naturelle. Je l'ai dit : je me sens chez moi et tellement en forme. Que de bons conseils m'a-t-on prodigués avant le départ : charbon en cas de diarrhée, gouttes pour les yeux, désinfectant, une cuiller à soupe de whisky le soir avant de dormir pour prévenir les malaises et les maladies, et j'en passe. Certes, j'en sais gré aux personnes bien intentionnées, je ferais de même personnellement. Seulement, je n'ai eu besoin de rien. J'ai vécu huit jours dans le désert en me purgeant sans que je m'en rende vraiment compte. **La nourriture des nomades, saine et équilibrée**, a eu comme effet salutaire un nettoyage complet dont les conséquences tout aussi équilibrées ne me laissaient pas d'autre choix que de me retirer derrière les dunes cinq à six fois par jour au moins !



Je marche allègrement sur un sol encore caillouteux. Les dunes... ce n'est pas pour aujourd'hui. Nous faisons une halte vers l'oasis du Marabout. Elle a l'aspect d'un jardin harmonieusement distribué; les palmiers dattiers richement garnis côtoient la luzerne fraîche et, un peu plus loin, la luzerne séchée. Ces jardins nécessitent l'arrosage car l'eau souterraine est salée. Le ciel est légèrement couvert et l'air moins suffocant que la veille. À l'affût du moindre nuage, **Christine** ose supposer qu'on sera bientôt arrosées.

Dans l'après-midi, après quinze heures, un étrange sentiment de tristesse m'envahit et je me mets à pleurer doucement, à l'écart, durant une dizaine de minutes. Je vivrai cet état deux jours d'affilée. Je regarde ce pays, ce désert, j'accélère mon rythme et je rejoins la caravane.

Soudain, mon attention est attirée par un agile lézard. Il cherche désespérément un abri, c'est pourquoi j'ai le privilège de le voir évoluer rapidement sur quelques mètres. J'aurais aimé le prendre dans ma main... Je me contente d'admirer son élégance et son ondulante rapidité. Sa course se termine au premier buisson rencontré.

J'ai aussi pu contempler une **sculpture minérale créée par l'érosion**, d'une taille imposante, de plus en plus rare tant les touristes en ont fait leurs trophées, nous explique Idir.



Notre deuxième nuit à la belle étoile se vit à Daadata. Après le repas, les nomades chantent et jouent du tam tam au moyen des jerricanes vides. Je suis spontanément conquise par leur sens du rythme et entraînée dans leur chant. Ne comprenant pas les paroles, je me contente de taper des mains. Puis je leur demande d'en expliquer le sens. Dommage, je suis incapable de le transcrire ici. Les admirer dans leurs expressions musicale et vocale en dit long sur leur propre liberté intérieure; ils sont, en cet instant, simplement heureux de nous offrir leur culture, et leur joie communicative conforte ma certitude. Je m'endors avec la gratitude qui est mienne depuis le premier pas que j'ai posé sur ce sol désertique. La voûte étoilée me berce et reçoit toutes mes intentions.

À l'aube, Corinne m'appelle doucement et me fait constater les traces d'un visiteur nocturne sur le pourtour de son sac de couchage, celles d'un scarabée. Il n'a pas trouvé d'issue... Personne ne l'a vu ! Ce n'est que lorsque nous déferons nos lits que nous le découvrirons, confiné dans une petite grotte sableuse qu'il s'est créée... En revanche, quelques corbeaux se sont fait voir; de ceux-là, nous ne sommes point dépaysées.



Ce matin, nous nous dirigeons vers la demeure d'un ancien marabout; Idir nous propose de la visiter. Un marabout est un religieux musulman consulté pour la sagesse de ses conseils et pour ses dons de guérison. Nous acceptons évidemment. Il nous explique l'utilisation des nombreuses pièces occupées par les pèlerins venus chercher réconfort ou guérison, soit les chambres, les douches, et la cuisine. Les nomades se rendent au **centre du jardin où se trouve le tombeau** et pratiquent un rituel sacré; ils en font le tour à trois reprises en baisant les quatre "cônes" érigés en petites stèles. J'imites leurs gestes car je respecte infiniment leur invitation à découvrir leurs croyances. Je relève qu'à aucun moment ils nous ont proposé de *faire comme eux*. Il y a une observation mutuelle des comportements et des attitudes entre nos deux cultures qui n'a rien du voyeurisme; tout au plus, je peux y percevoir une certaine curiosité, et la plupart du temps, le désir de comprendre.

J'ai pu le constater lors de la gestualité d'un exercice énergétique. Un matin, dès le lever du soleil, Gitta nous a invitées à inspirer l'énergie solaire concrètement intégrée sous la forme suivante : en inspirant profondément, je lève les bras le plus haut possible au-dessus de la tête, je joins les pouces et les index pour en former un triangle, je remplis ce dernier de soleil et le dépose en expirant dans chacun de mes chakras. Durant cet exercice pratiqué depuis une crête de dune sous le regard des chameliers, ils ont effectué leurs tâches en silence.



Dans l'après-midi, nous arrivons à la **porte mythique du désert**. On nous invite à prendre une pierre et à la lancer sur le tas déjà impressionnant en guise de salut. Là, le paysage devient un mystère aux couleurs envoûtantes. Les dunes se profilent majestueuses, et le soleil qui les baigne leur confère un aspect velouté. Je poursuis la marche en méditant.



La caravane s'immobilise dans la région de Bojuar, au pied des dunes, dont l'une – la première, celle au pied de laquelle nous allons passer la nuit – est particulièrement haute et pentue. Les quatre femmes s'empressent de l'ascensionner. Gitta a formulé le souhait de nous laisser rouler jusqu'en bas; Christine et moi-même la trouvons trop raide. Je ne peux pas décrire mes sensations, tant la beauté que je découvre me prend directement au cœur. Je m'installe en façonnant un "fauteuil" dans le sable et je reste là, à contempler un long moment la paix, le silence, en priant intérieurement. Je suis remplie...

Même au désert, il faut glaner. Une corvée que je voudrais éviter tant j'ai sommeil en fin journée. Je m'endors régulièrement lors des pauses; je prends néanmoins mon courage afin de partager ce labeur nécessaire. invitées à rapporter des branches le feu que le chamelier doit faire à la maintient assez longtemps afin de cuire **C'est quelque chose de beau, le pain nomade berbère**. Il y a dans cet tel symbole... Un élément principal de dans les quatre éléments ! Inch Allah !



*Les gazelles* sont sèches pour alimenter nuit tombée. Il le le pain dans la cendre. **préparé et cuit par le accomplissement un survie réalisé avec et**

Les chameliers considèrent Gitta comme un marabout; effectivement, elle est toujours là avec le bon remède lorsque l'un d'eux est affecté d'un rhume ou d'un mal de tête. Elle sort alors sa **fiolle de menthe poivrée** et frictionne la nuque. Ou impose ses mains sur un endroit douloureux, comme ce fut le cas pour mon pauvre bas du dos, ou sur le genou de Christine. Sans oublier les soins bénéfiques donnés à Chouchou qui, vraiment, va beaucoup mieux. Alors, ce soir, à l'apéritif, c'est moi qui sers le "whisky". Je vide la théière et je dis à Gitta : *"Les amours, ce soir, sont pour marabout !"*



Le repas qui s'ensuit est empreint d'une nouvelle sérénité. Nous le partageons avec beaucoup de joie. *Les gazelles suisses* sont toujours aussi gâtées. Une attention particulière est toujours présente, à l'exemple de ce mets aux couleurs formant la croix suisse, ou de la **pelure d'une tomate métamorphosée en rose**. Ce soir, la nouveauté est au dessert. La grenade est délestée de ses grains, éparpillés joliment sur une assiette... Autant et toujours de gestes délicats dont je n'aurai de cesse d'être reconnaissante, car, dans le milieu où l'on est, cela n'a que plus de valeur.



Pour une fois, je me couche plus tôt...

... Et je suis réveillée très tôt ce quatrième matin, il est six heures seulement. J'assiste à une scène aussi attendrissante que burlesque. Un dromadaire vient déranger Lho et tente de prendre prématurément ses graines. Nous sommes en marche vers les dunes, maintenant, les tamaris et les acacias dont sont friands les camélidés sont rares. Les chameliers puisent dans la réserve de graines. Amandes, dattes et quoi encore... sont goulûment avalées. Lho,

donc, se fait titiller à son grand mécontentement. D'un geste irrité, il renvoie le dromadaire, crache par terre et se recouche contrarié. Le dromadaire, quant à lui, ne part pas si loin. Boitillant sur ses trois pattes, il donne l'impression que sa quête de petit-déjeuner est tellement normale... À le regarder de plus près, je le vois sourire !

L'apprentissage de conduite du dromadaire dans les dunes est plus exigeant. C'est moins facile de marcher dans le sable, mais je poursuis à pied. Sidi a trouvé dans mon dos l'occasion de se frotter le museau fortement irrité par les mouches. Il fait tellement chaud aujourd'hui. Tellement qu'à un certain moment, je crois suffoquer. Justement, la pause est annoncée. L'énergie est intacte après ce repos.



Nous visitons en fin de journée un autre **tombeau**, celui du **marabout Sidi Luafi** que Gitta a demandé à revoir. Le bâtiment imposant de couleur rose, surplombé d'un dôme blanc confirme qu'il s'agit d'un marabout vénéré. Nous ôtons nos chaussures et, avant d'entrer dans le sanctuaire, Gitta nous remet un bâton d'encens que nous allons fixer dans les murs, à l'intérieur. Une prière est récitée en commun, et un signe de paix est échangé entre tous. Ce moment de partage, dans l'acceptation de deux cultures différentes, m'interpelle au plus haut point : ce n'est pas si compliqué d'accepter les différences, tant elles nous apprennent de soi-même.

Pour la première fois, les nomades installent la tente non loin du **puits de Tazount**, à l'endroit appelé Erg Sahel. Mes compagnes et moi nous nous empressons de rejoindre Lho au puits qui abreuve nos braves porteurs. Quelle force pour puiser l'eau à trente mètres et en vider l'outre dans une sorte de tonneau. Corinne et moi avons tenté l'effort, une seule fois seulement. Je constate que le ventre des camélidés se gonfle progressivement jusqu'à satiété. D'eux-mêmes, ils s'en retournent lorsque la bosse est pleine. Idir nous approvisionne de plusieurs bidons en plastique pour la "douche". Cinq litres chacune. Assez pour comprendre que le gaspillage n'a pas sa place au désert. Je fais immédiatement le lien avec mon pays où l'on



ouvre le robinet pour en recueillir tant que l'on en veut. Je prends d'autant plus conscience que les ressources vitales ne sont pas équilibrées dans le monde. Gitta avait envisagé que nous prenions une douche commune au puits, mais l'arrivée d'un **couple de nomades** attendant une importante caravane ne nous autorise pas cette liberté. Nous portons nos réserves d'eau à l'endroit du campement, puis nous nous déplaçons un peu plus loin, se réjouissant de pouvoir se laver.

À l'abri des dunes, se déroule un spectacle insolite. Quatre femmes nues dans le désert, sont en train de se savonner, de se rincer mutuellement, l'une poussant des cris de sirène lorsque l'eau froide se déverse le long du dos ! Quel tableau... naturel et sain. Renoir aurait sans aucun doute sorti sa palette ! Pour la première fois depuis une semaine, je peux laver et shampooingner mes cheveux; cela fait tellement de bien. Naïades privées de puits, mais naïades jouant de la pluie, en parfaite harmonie avec la nudité du désert. Il y a de quoi se défaire de tous les complexes !

Nous rentrons au campement pour le repas. J'ai été gentiment invitée à me joindre au cuisinier pour voir comment s'apprête le couscous. Il cuisine dans la tente ce soir, et m'explique que les légumes sont déjà en train de cuire. Le couscous devra être cuit à trois reprises. Je suis épatée de voir comment il opère pour faire cuire le couscous à la vapeur au-dessus des légumes. Il utilise une espèce de *plat passoire* dont il ajuste le bord inférieur d'un morceau de tissu pour qu'il adhère à la marmite. Il se sert de peu d'ustensiles et rien n'est jeté. L'eau des légumes servira ensuite au rinçage de la vaisselle. Tout a une fonction multiple, il suffit d'un peu d'ingéniosité. Je constate combien il aime ce qu'il fait et avec quelle générosité il met ses talents au services des... touristes !

Le repas se déguste dans l'habituelle joyeuse harmonie. Le couscous est un régal; je ne manque pas de le rappeler.

Cette nuit-là, je suis réveillée par des vents sifflants et des nuages d'une couleur nettement moins tendre, prémices d'une tempête de sable imminente. Gitta nous a averties; prévoir toujours le chèche près de soi, ranger ses affaires, s'emmitoufler. Ce que je fais. C'est aussi la première nuit vraiment froide; j'enfile mon training. Je dors moins bien; de temps en temps, j'aperçois un dromadaire se balader...

Au lever du jour, le ciel est couvert d'une couleur tellement belle. Je grimpe sur une dune et j'aperçois un grand nombre de dromadaires près du puits. Je fixe cette image paradisiaque dans mon appareil. Mes yeux voient du velours...



Le vent de sable s'est amplifié et nous partons en direction de la dune de Jamcè, ou dune de la mosquée. Le soleil nous gratifie de ses derniers réchauffements comme pour s'excuser des rafales de vent qui s'intensifient progressivement. La dune de Jamcè, particulièrement imposante et raide, nous incite à tutoyer la crête. J'y arrive avec un peu de difficultés, essoufflée, pour admirer un nouveau panorama extraordinaire. Je ferais bien une sieste dans ce sable ocre. Il nous est laissé peu de temps pour apprécier cet endroit car le vent se renforce et nous devons poursuivre notre itinéraire. Vers midi cependant, nous devons nous arrêter. **Les nomades plantent la tente près d'un gros buisson**, la tempête est vraiment là. Elle dépose le sable dans les oreilles, les yeux, la bouche, enfin partout. Il se niche copieusement dans chaque repli du chèche et dans les poches. Du thé nous est servi, car nous commençons à avoir froid. Les petits besoins sont moins agréables à assumer, mais je m'y accommode. Pas très loin de la tente, un autre gros buisson sert de refuge à nos amis camélidés. Chacun tente de se reposer – on ne peut pas faire grand-chose d'autre – et nous avons la chance d'être à l'abri. En effet, les nomades restent à l'extérieur.



Nous prenons le repas ensemble dans la tente. J'ai emporté une bouteille de whisky qu'on m'avait recommandée pour éviter d'être malade. Les conseils prodiguaient d'en prendre une cuillerée à soupe chaque soir. Je n'ai jamais rien pris et n'ai jamais été malade. Mais ce

soir, alors qu'il fait froid, que le hurlement du vent ne cesse de nous tourmenter, Gitta veut bien savourer cette liqueur. Corinne l'apprécie beaucoup, Christine également. Personnellement, je n'en bois qu'une gorgée, ne supportant presque rien.

Idir propose de jouer de la guitare. Cela annonce une drôle de surprise et je ne veux pas la rater. Alors, je me retire pour ma toilette derrière un gros buisson. Je prends mon temps, me brosse les dents. Puis, sans m'en rendre compte je m'éloigne du campement et pars dans une direction opposée. Je réalise que je me suis perdue sans comprendre comment. Je rassemble mes esprits et tente d'apercevoir les dromadaires. C'est ma première déception : ils devraient se trouver alentour. Je continue de marcher en essayant de me situer, mais dans le désert, rien ne ressemble plus à une dune qu'une autre dune. J'essaie de différencier les buissons. Rien... et le vent de sable qui reprend ! Je commence à ressentir de la peur et j'appelle... Aucune réponse. Il ne peut y en avoir... le vent est trop fort. Je me mets à prier : aidez-moi mon Dieu, ne me laissez pas là, seule. Je continue de marcher, puis je m'arrête nette et me retourne. J'aperçois deux petites lumières... Merci, j'allais tout à l'opposé. Les signaux lumineux sont maintenus et je file dans leur direction. Je me sens mieux. Un chamelier est venu à ma rencontre, les deux autres continuant de se signaler. J'entre dans la tente et laisse sortir mon angoisse.

Gitta m'aide à respirer intensément au niveau du plexus solaire... Quand je suis calmée, elle m'embrasse affectueusement. Mes compagnes sont contentes que je sois là et on prend une bonne rasade de whisky ensemble. Cette fois, je prends ma cuiller à soupe ! Gitta remercie Idir et lui rappelle qu'elle a confiance en lui car il a toujours une solution. Puis, **Idir joue de la guitare**, instrument de fortune confectionné au moyen d'une branche souple et de fils de laine. On chante, on rit. Seul mon cœur pleure... c'est la fin du voyage demain.



C'est dans une région sans véritable dénomination que je passe cette dernière nuit dans la tente. Les nomades couchent dehors. Mes compagnes ont des paires de chaussettes en réserve qu'elles leur donnent. Nous buvons un dernier thé et nous nous couchons. Gitta dort à la "cuisine", partie de la tente où tous les ustensiles se reposent. Elle les déluge pour se faire un lit... à la nomade. Les trois autres *gazelles* ne sont pas mal loties, assez confortablement blotties. Je m'endors en tentant de découvrir la leçon que veut me donner ma récente mésaventure...

Le soleil a repoussé la tempête de ses bras généreux pour nous permettre de vivre ce dernier jour de méharée tranquillement. Ou presque car la caravane a pris du retard, et il s'agit d'atteindre M'Hamid en quatre heures et demie. Gitta me presse de remonter en selle, ne voulant pas que je reste sur un mauvais sentiment. Je m'exécute de bonne grâce... et au bout de quelques mètres... mes douleurs aux fesses reprennent. Je continue en marchant mais les chameliers ayant accéléré nettement la cadence, je perds du terrain. Alors, après le repas de midi, je décide de remonter sur le dromadaire et demande aux chameliers d'améliorer mon confort. Ils prennent la peine d'ajouter une couverture et de disposer le matelas différemment. Lorsque je suis en selle, je ressens une nette différence.

La fin de la méharée... je l'aurai faite à dos de dromadaire, sans trop de souffrance. À l'approche des dernières dunes, nous continuerons tous à pied car il faut alléger la charge des dromadaires. C'est par contre facilement que j'accomplis les dernières centaines de mètres à pied. Dans mon cœur, j'ai déjà dit au revoir à Sidi et à Basedok. Plus je marche, mieux je me sens et plus je vais vite. Je rattrape le chamelier de tête et nous arrivons au terme de la méharée à M'Hamid. Nous prenons le dernier repas séparément. Je ne peux pas l'oublier celui-là. Notre ultime *whisky nomade* précédant un superbe plat de crudités et

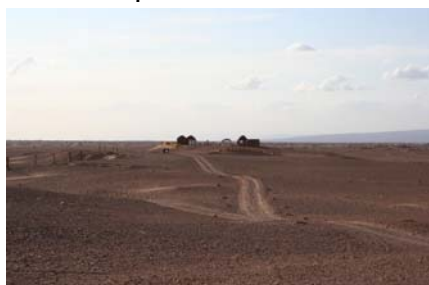
de légumes cuits, avec des œufs durs saupoudrés de paprika, le tout entremêlé de fins quartiers d'oranges... Un régal pour les yeux autant que pour l'estomac. Malgré cela, c'est le repas où j'ai mangé le moins. Je ne veux pas m'en aller.

Une dernière fois, je les aide à débarrasser la "table", en mesurant chacun de mes gestes comme une marque de gratitude. Gitta remet le généreux pourboire des quatre *gazelles* aux chameliers qui l'ont bien mérité. Une sieste encore, un *au revoir* reconnaissant à Lho qui rentre à Zagora avec sept dromadaires délestés, leur devoir accompli. Il doit faire un jour de voyage à pied pour retrouver les siens. J'envoie une prière à son âme. Chouchou s'est bien calmé.

Nous six, attendons maintenant le **taxi**. Nous découvrons un véhicule **Mercedes 9 places** un peu vétuste. Les rideaux des fenêtres latérales contrastent singulièrement avec l'état précaire du véhicule... mais ça doit rouler !



Le chauffeur démarre et ne doit pas tarder à s'arrêter pour mieux disposer les nombreux bagages qui tombent le long des vitres. Nous ferons une



courte halte au village de M'Hamid où Gitta s'approvisionne de cocos pour nous les offrir. Un rafraîchissement bienvenu. Le temps aussi de constater que le dessous du taxi est noirci et dégage une odeur... prononcée. Et nous arrivons à sa maison. Je suis très fatiguée, nous le sommes toutes. J'ai le cœur lourd, je n'ai pas envie de rentrer en Suisse. Je voudrais seulement dormir. J'ai tellement d'impressions à digérer...

J'observe les deux chameliers en train de faire leur prière, à genou sur le sol, en attendant qu'un autre taxi les ramène à Zagora. Voilà, ils sont partis...

La famille Chaïbi nous attend pour le repas. Dès notre arrivée, le rituel des bisous berbères est incontournable, mais ils sont tellement contents de nous voir ! Cependant, à plus d'une reprise j'ai envie de dormir. Qui plus est, on nous sert le repas très tard. C'est donc sans hésitation que j'accepte de rentrer sur la mobylette de Chaïbi sitôt le repas achevé. J'enfourche le véhicule et un de ses enfants place mes pieds aux bons endroits; puis j'enserme sa taille de mes deux bras. L'air frais me fait du bien... mais quand il arrive sur le sol ensablé, Chaïbi dérape et manque de justesse de tomber. On rigole de bon cœur. Je suis soulagée d'être arrivée et n'attends qu'une chose : me laver et dormir.

Le lendemain matin, Fatima et Chaïbi nous attendent pour le petit-déjeuner. La soupe est encore plus épaisse... et cette fois, elle ne passe pour aucune des *gazelles*. Les bols sont rendus aux trois quarts pleins. Corinne a des renvois dignes des dromadaires ! Ce matin, on aurait préféré les galettes !

Mustafa, le *prince* vêtu de mauve cette fois, vient nous chercher pour nous emmener en visite. Nous nous rendons le temple du Marabout pénétons que dans accessible. En revanche, bibliothèque qui contient Coran, et d'autres livres de l'astrologie, de la



à Tamegroute, où nous visitons Sidi Ahmed Ben Naciri. Nous ne l'enceinte, le temple n'est pas nous avons accès à la grande les plus anciens volumes du écrits en arabe, y compris ceux poésie. Ces livres sont d'une

beauté rarissime. Leur écriture manuscrite est une merveille et les lettrines sont dorées à la feuille. Il y a de nombreux visiteurs, alors on ne peut pas profiter de tous les commentaires. Le conservateur manie le français à la perfection et, voyant mâchouiller Christine, lui demande un chewing gum. Christine lui donne toute sa réserve. Lorsque nous arrivons à l'endroit des livres d'astrologie, il nous demande nos signes astrologiques. Ses commentaires subtils et non dénués de sens nous font rire franchement. Quand je lui dis que mon signe est la vierge, il me regarde et me dit : *Mademoiselle*. Cela me rappelle que Gitta a défini la vierge ainsi : *elle nettoie un court de tennis avec une brosse à dents !*



Mustafa nous invite à visiter sa **maison à Amzerou**, une véritable caverne d'Ali Baba. Sa grand-mère, sa mère, et maintenant lui-même ont collectionné tapis, bijoux, miroirs, vêtements, Oh ! c'est dur d'y résister. En plus, c'est une véritable surprise pour nous. Je vais me laisser tenter par un superbe tapis berbère de couleur orange, et deux autres plus petits, jaunes. Réellement, nous allons toutes céder à une tentation bien féminine.

Plus tard, nous nous rendons au **souk de Zagora**. L'affluence est masculine. Nous avons le privilège de visiter cet important marché grâce à Mustafa. Les fruits et les légumes sont beaux, Mustafa nous explique qu'il "sait" lesquels sont les meilleurs. Il nous déniche les dattes que l'on pourra conserver quelques temps. Puis, c'est au tour des **épices**. Là, nous nous régalaons, chacune y va de ses sachets de cannelle, coriandre, gingembre, paprika, et j'en passe. Nous n'oublions pas le thé et profitons encore des conseils de notre mentor marocain. Puis, petite coquetterie féminine oblige, nous nous emballons pour des chèches. Entre les trois, nous en achetons dix. Pour terminer, nous allons regarder le parc... des ânes.



En rentrant, nous visitons les dunes de Tinfou, situées non loin de la maison de Gitta. Elles sont une attraction touristique dont j'ai pu constater l'engouement. Des tentes sont plantées, les cars arrivent pour déposer les touristes qui y passeront une nuit. Ils arpenteront les dunes, celles d'où les *gazelles* les observent, et croiront qu'ils ont "vécu au désert".

Le soir, nous restons "entre femmes" et apprécions de pouvoir déguster dans la chambre de Gitta un bon tajin offert par Rachida. Il pleut fortement et le vent souffle. Nous nous détendons et parlons de nos professions respectives. Cela peut paraître macabre, mais nous avons en commun les soins aux personnes en fin de vie et aux défunts. Quelques narrations de situations cocasses provoquent des éclats de rires, paradoxes pourtant légitimes en temps de vie.

Je me couche pour ma dernière nuit au Maroc, dans la maison de Gitta, sous un ciel découvert qui a rangé ses perles. Je ressens un vide étrange à la pensée de quitter ce pays que j'ai aimé immédiatement.

Le 13 octobre, nous préparons nos bagages. Un dernier petit-déjeuner chez Chaïbi et Fatima. Leur fils Mohammed répare le vélo. Décidément, les enfants savent tout faire ! Nous recevons chacune un sachet de biscuits et un petit bracelet de perles que Fatima a confectionnés. Puis nous rentrons à la maison de Gitta. Fatima et Chaïbi nous accompagnent, car ils ne laissent pas partir les invités sans les accompagner jusqu'au moment de leur départ effectif. Je retiens cette attention et me dis qu'elle est à imiter. Dans

notre mode de vie "à la course", combien de fois oublions-nous de montrer à la personne que l'on quitte combien nous l'avons appréciée !



Là, je garde précieux tous les derniers instants avec **Fatima** et **Chaïbi**. Leur fille **Naïma** nous a rejoints. Je profite de leur adresser tous les sourires de reconnaissance possible. Avec leur autorisation, je les photographie et promets à Fatima de lui remettre ce souvenir.

Notre nouveau taxi arrive ! Cette fois, c'est le modèle que je qualifierai d'"inqualifiable". Le chauffeur n'arrive pas à fermer sa vitre depuis l'intérieur ! Je me trouve au milieu, à l'arrière, et j'ai le rappel douloureux de mon assise sur la selle du dromadaire. En effet, une barre sortie du siège me fait mal, c'est dur... Nous partons en direction de Ouarzazate. Le ciel s'assombrit et l'orage menace. Après quelques kilomètres, effectivement, une pluie vient arroser copieusement la région... et nous. J'ai un clin d'œil pour Christine ! Cela pleut sur Corinne, cela pleut sur Christine, cela pleut sur Gitta. Il n'y a que moi qui suis au sec. Le chauffeur, attentionné, s'arrête chaque fois pour boucher les interstices au moyen d'un chiffon. Quand une fente est bouchée, une autre prend la relève. Il n'y a plus de chiffons. La buée entrave la visibilité, les klaxons fusent, cela dépasse n'importe comment, et pourtant personne n'est véritablement imprudent. **Les pluies torrentielles ramènent boue et gravier** sur la route et entravent sérieusement le croisement des véhicules. Dans cette situation aussi, les gens sont au bord des routes prêts à aider quiconque se trouve en difficulté. Le cocasse de l'histoire est que notre chauffeur est vraiment téméraire. Nous nous trouvons tout à gauche dans un virage alors qu'il fait presque nuit. Gitta lui dit : *"Comment tu t'appelles en cas d'enterrement ?"*



Corinne est un peu effrayée, nous la rassurons. Je ne peux expliquer pourquoi, mais je sens un tel flair chez le chauffeur que je me dis que rien ne peut nous arriver. Et rien ne nous arrivera... À un moment donné, il allume la radio pour nous distraire et nous entendons un air des plus appropriés *"Vive le vent, vive le vent, vive le vent d'hiver..."* Décidément, le retour à Ouarzazate ressemble à une farce qui aura suscité des éclats de toutes sortes. On aura vraiment rigolé durant ce trajet de près de quatre heures.

Pas fâchée d'arriver à l'hôtel quand même ! Deux portiers s'empressent d'ouvrir les portes du véhicule en offrant leur sourire charmeur, mais en laissant le chauffeur bien âgé s'occuper seul de nos lourds bagages. Alors Gitta les invective : *Vous ne pouvez pas l'aider, non ?* Du coup, les charmants sourires se transforment en moues vexées, très vexées !



Ma première envie est de prendre une douche avant de rejoindre les **compatriotes sur la terrasse**. Nous restons peu longtemps, il fait frais. Un buffet calme notre faim. La nuit sera courte. Nous devons nous lever à quatre heures. Gitta veut prendre un dernier whisky avec Corinne. Je fais ma toilette et constate que l'écoulement du lavabo ne se fait pas. J'appelle la réception; une aimable personne se présente pour tenter de raccommoder l'engin. *C'est impossible* me dit-il, très gentiment, *il faut changer la pièce; mais vous pouvez l'utiliser, j'ai fait ce que je pouvais*. Je relève ce détail, car une fois encore, les personnes de service sont d'une extrême courtoisie et font tout leur possible pour régler le problème, n'importe où, n'importe quand.

Nous nous levons tôt, nous n'avons pas le temps de déjeuner, nous arrivons à l'aéroport de Ouarzazate pour apprendre que l'avion aura du retard à cause du brouillard. Gitta nous console avec de petites madeleines et un café. Cette patience est légitime. Je n'aurais pas l'idée de manifester le moindre signe d'impatience après un voyage si magnifique. Je n'ai jamais été malade. J'avais la trousse de médicaments pleine pour rien. Je n'ai même pas eu une piqûre de moustique. Je suis tellement reconnaissante de ce que je viens de vivre.

L'avion vole vers Casablanca où nous avons là aussi de l'attente. Alors, nous faisons les boutiques, allons manger une part de pizza, siroter qui un café, qui de l'eau. Jeter quelques coups d'yeux admiratifs sur les robes et vêtements marocains, craquer pour de l'huile d'argan ou une crème de roses... et enfin embarquer pour la Suisse... près du hublot !

À Genève, nous devons nous séparer, et ce n'est pas sans pluie dans les yeux, en tout cas pour moi. Gitta m'embrasse à la berbère, je la remercie. Je salue chaleureusement mes compagnes de voyage que j'ai beaucoup appréciées. Nous savons que nous allons nous revoir. Je rejoins le train via Fribourg. J'ai tellement envie de pleurer. Une femme vient s'installer en face, sur le siège d'à côté. Elle était dans le même avion, mais je ne l'avais pas vue. Elle me regarde avec gentillesse, me présente de l'eau et m'offre un yogourt à la fraise. Elle est... marocaine, mariée à un Suisse près de Bienne. Nous devisons un court moment. La chaleur du Maroc vient de m'être offerte, une fois encore.

Je ne veux pas parler du retour dans mon appartement. J'avais plein de bonheur dans mon cœur et dans mon corps, mais la tristesse et les larmes les surpassaient. Alors que j'avais la chance d'avoir un de mes fils qui m'a accompagnée, aidée, comprise, écoutée, j'ai aussi compris que quelque chose en moi avait changé. Que ce choc de cultures, de mentalités, de concepts religieux, m'avait humanisée davantage. S'il y a des différences nettes, elles sont autant dans le positif que dans le négatif, et me donnent comme seule envie d'en comprendre les sources réelles. J'ai rencontré des belles personnes, Arabes et Musulmans. L'on peut sans conteste me dire qu'en deux semaines, il est facile de trouver tout un chacun fantastique. C'est vrai. Mais il est à ajouter sans réserve que vivre dans le milieu de la personne donne immédiatement un aperçu de ce qu'elle est, et, pour autant qu'on veuille y porter une attention, on peut comprendre très vite ses difficultés, ses contraintes – je parle de contraintes du pays, de l'éducation, du niveau de vie – et l'aimer telle qu'elle est.

Vivre dans le désert avec les nomades, partager leur quotidien, m'a révélé un immense désir de m'en rapprocher. L'exotisme a fait plus que m'effleurer, certes. Au travers de cette enrichissante expérience, je réalise avec lucidité que, dans le monde que nous habitons, les disparités devraient être source de rapprochement. J'ai balayé les derniers préjugés qui me restaient sur le monde arabe. Les hommes sont beaux et bons partout. Il faut leur laisser toutes les occasions de le montrer. Pour ce faire, j'ai expérimenté personnellement une arme de paix primordiale qu'est le respect.



## ÉPILOGUE

Ce récit est aussi le témoignage de ma reconnaissance à Gitta Mallek, qui a permis de vivre ce beau et saisissant voyage en l'organisant avec générosité et intelligence. Cela n'avait rien d'une visite touristique. C'était une découverte laissée à la liberté de chaque participante. Tout portait à prendre conscience de la magie d'une partie de ce monde qu'est le désert du Maroc.

*Cette expérience m'a beaucoup marquée; j'ai aimé ce pays dès mon arrivée ainsi que les gens que j'y ai rencontrés. Je ne connaissais rien du Maroc, encore moins du désert. J'ai voulu les apprivoiser. J'y ai puisé un mélange de force et d'exemples de vie qui ont suscité en mon intérieur de profondes remises en question et balayé tout préjugé. D'autant que je me trouvais dans une région les moins nanties du pays.*



*Je me rappelle avoir marché vite, le dernier jour, seule en méditant, rejoignant le chamelier de tête, en me sentant si légère, comme une plume...*

© Josiane PAULI

CH Villars-sur-Glâne, novembre 2008  
e-mail . josiane.pauli@bluewin.ch

Encore quelques impressions :



© Photos : Christine Petit – Josiane Pauli